

horizons

Emmanuel

CHABRIER

par **Francis POULENC**
& **Jean-Philippe BIOJOUT**

bleu nuit éditeur

Emmanuel
Chabrier

la collection *horizons*

*Sortir des sentiers battus, élargir les horizons, découvrir les secrets de toutes musiques, vivre en compagnie de compositeurs, s'imprégner de leur univers humain et artistique, c'est précisément ce qu'offre la collection **horizons** en présentant des monographies de musiciens peu ou mal connus, mais aussi des thématiques jamais abordées.*

Cette collection propose des livres clairs et attractifs écrits par les meilleurs spécialistes, sûrement documentés et illustrés, enrichis d'exemples musicaux et de précieuses annexes.

Ces ouvrages contribueront à la joie comme à l'intérêt de tous : étudiants, professeurs et mélomanes, avides de connaissances et de plaisirs musicaux.

Egalement de Jean-Philippe Biojout dans la collection **horizons** :

41. *Jean-Philippe RAMEAU* avec Jean Malignon

66. *Jacques OFFENBACH*

85. *Léo DELIBES*

*Remerciements à Gilles Thieblot, Benoît Seringe
et à l'Association des Amis de Francis Poulenc.*

Directrice de collection : Anne-France BOISSENIN

Maquette & graphisme : Jean-Philippe BIOJOUT

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit – photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre – sans le consentement des auteurs, de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISSN : 1769-2571 - Version numérique

© bleu nuit éditeur 2024 www.bne.fr

Francis POULENC
Jean-Philippe BIOJOUT

Emmanuel
CHABRIER

collection horizons

Avant-Propos

Chabrier est un cas certainement à part dans la musique française. Son influence a été souvent reconnue par de grands musicologues et compositeurs ; pour autant, le « grand public » ne connaît toujours pas son nom ni ses œuvres maîtresses. Voilà donc une raison évidente de le faire figurer dans cette collection à l'occasion de son symbolique numéro 100.

Le présent texte reprend celui de Poulenc édité originellement chez La Palatine en 1961. D'aucuns pourront se demander alors pourquoi je me permets d'y ajouter mon nom ? En fait, Poulenc connaissait tellement bien ce répertoire qu'il lui semblait inutile d'en détailler vraiment la plupart des œuvres, supposant que tout le monde pourrait de suite chanter l'*Air du Pal* (dans *L'Étoile*) de mémoire... Mais Chabrier fait hélas partie de ces auteurs qu'on ressort à peu près tous les 25 ans, qui font un succès et qu'on s'empresse d'oublier aussi vite. C'est pourquoi il m'a semblé indispensable de présenter un peu plus en détail les œuvres majeures ainsi que certains éléments touchant au « cas Chabrier ». Pour éviter toute confusion, ces compléments sont présentés sur un fond grisé.

De plus, là où Poulenc se “contentait” de donner la liste des tableaux impressionnistes achetés par Chabrier, il figure désormais un nouveau chapitre sur le « premier impressionniste », tant ses relations et parallèles avec les peintres – et le plus souvent également ses amis – de son temps sont notables autant qu'évidents.

Enfin, dans l'*Avertissement* de son livre consacré à Chabrier, Francis Poulenc écrivait :

« Ayant approché de nombreuses personnalités qui l'ont intimement connu, il me semble qu'en écrivant ce livre je ne fais que parler d'un grand-père musicien. C'est pourquoi je me permets, parfois, l'emploi du "Je" (inusité dans ce genre d'ouvrage), qui donnera plus d'intimité, plus de chaleur à cet écrit, mon but étant de faire aimer autant qu'admirer ce musicien de première grandeur.

« Elève de Ricardo Viñes, un des premiers interprètes de Chabrier, je crois que cela m'autorise à donner, ici, quelques brefs conseils techniques aux pianistes, souvent troublés par le style si particulier d'une musique dont le laisser-aller n'est qu'apparent.

« Puissè-je réussir à convaincre, enfin, techniciens et profanes que Chabrier représente, avec Fauré, Debussy, Ravel et Satie le meilleur de la musique française depuis 1880 »¹.

¹ FRANCIS
POULENC, 1961.

Jean-Philippe Biojout,
septembre 2023



Francis Poulenc
à La Membrolle.
Coll. Part.



Autour du piano par Henri Fantin-Latour, 1885.
Photo DR.

Introduction

Portrait de Chabrier

« Chabrier gai comme les pinsons
Et mélodieux comme les rossignols. »

Paul Verlaine

Au centre du tableau

Importante est l'iconographie de Chabrier (photographies, caricatures, bustes, portraits), mais, d'après le témoignage même de Messenger, en dépit de la beauté de deux toiles de Manet, c'est le Chabrier du célèbre *Autour du piano* de Fantin-Latour¹, qui nous donne une idée exacte de ce génie, aussi brave que malicieux.

Une forte tête ronde, le nez charnu et sensuel, des yeux saillants à fleur de tête, des bras courts, des mains potelées, des jambes courtes, tels étaient les traits caractéristiques de notre musicien, qui représentait le type parfait de l'auvergnat, oserais-je écrire du « bougnat ». Loin de renier ses origines montagnardes, Chabrier se plaisait à dire : « Dans mon pays, il n'y a que des brutes, tout au plus bonnes à faire des porteurs d'eau, ou des gens d'esprit... J'ai choisi ».

Son esprit, en effet, métamorphose promptement ce provincial, un peu pataud, en pur boulevardier. C'est d'ailleurs le sort de beaucoup d'artistes, venus de départements lointains. Peut-on rêver plus parisiens que le bordelais Mauriac ou Georges Auric, né à Lodève ?

Mais revenons au tableau de Fantin-Latour. Si la fameuse caricature de Detaille² nous représente, de dos, au piano, un Chabrier débraillé, le haut-de-forme en bataille et son célèbre raglan³ moutarde transformé en robe de chambre, Chabrier nous apparaît, au contraire,

¹ (1885)
Exposée
au Louvre
du vivant de
Poulenc, la toile
est désormais
au Musée
d'Orsay.

² Cf. p.159.

³ Manteau de
voyage à péle-
rine pour hom-
mes, qui fut à
la mode sous le
second Empire.

dans cette toile, aussi correctement vêtu qu'un parfait chef de bureau. C'est sous cette apparence de fonctionnaire que nous le voyons, sur la plupart de ses photographies.

Chabrier faisait partie de ces novateurs bourgeois, comme Cézanne ou Manet, si typiques de la seconde moitié du XIX^e siècle. Fils et petit-fils de magistrats, il demeura, toute sa vie, un « fils de famille », malgré son côté *foutraud* (c'est ainsi que, dans son Ambert natal, on appelait sans y voir de mal les gens originaux et fantasques). Il n'est de meilleure preuve de l'idéal bourgeois de Chabrier que cette étonnante lettre, félicitant son ami le ténor Van Dyck, de ses fiançailles avec Mademoiselle Servais en 1886 :

« La Membrolle, Samedi matin.

Je reçois ta lettre à l'instant. Nous sommes ahuris et ravis. Joie et étonnement mêlés. "Lugete, Veneres, Cupidinesque". Le Van Dyck des salons, l'Ernest des boudoirs, le rouleur d'yeux, la coqueluche assermentée des dames Anglo-Franco-Belges, celui-là va cesser d'être, celui-là n'est plus. Le voilà chevalier du Graal, il va entrer dans une bonne basilique, s'agenouiller au pied des saints autels, et, pour la première fois, lâcher un oui sérieux. Et maintenant tu peux devenir chauve, il n'y a plus le moindre inconvénient ; tu dis au monde et au demi-monde un éternel adieu ; tu vas faire, comme moi, des enfants ; aimer ta femme, encore comme moi ; et toujours comme moi, adorer cette imbécile de musique. Servais chaud. Servais chaud. Et c'est pour le mois d'août ? Alors Servais brûlant ».

Revenons une dernière fois au tableau de Fantin.

On pourrait croire, aujourd'hui, qu'il s'agit d'un « hommage à Chabrier ». Il n'en est rien car, en 1884, malgré la célébrité d'*España*, une rumeur d'amateurisme circulait encore sur la musique de son auteur. Pour la critique et pour beaucoup de mélomanes, le grand musicien du

groupe, c'était ce très jeune homme, au beau visage : Vincent d'Indy, que nous voyons sur la droite du tableau. « A mon cher Vincent (d'Indy pour la postérité) ». Telle est la dédicace de la partition du *Roi malgré lui* que j'ai la chance de posséder. Seulement, voilà, la postérité est parfois taquine et, souvent, les amateurs dament ensuite le pion aux professionnels. Qu'on songe à Moussorgski par rapport à Rimski-Korsakov.

Si donc Chabrier occupe le centre du tableau de Fantin, c'est uniquement parce qu'il était le pianiste du groupe. On sait avec quelle turbulence, quel brio extraordinaire il jouait du piano : Chabrier sans piano, c'était un poisson sans eau. Qu'on en juge par ce fragment de lettre à ses parents : « Amsterdam, 1865. Voilà six jours que je n'ai pas mis les mains sur un piano. J'en éprouve de douloureuses démangeaisons et je me prends parfois à promener mes doigts sur mon chapeau, sur la table que j'ai devant moi, sur le dos du voisin, sur tout ce qui s'offre ».

Hugues Imbert dans ses *Profils de musiciens* nous parle aussi d'un étrange orgue qui se trouvait dans le salon de Chabrier. Mais cédon la place à Hugues Imbert qui, pittoresquement, nous décrit une de ces joyeuses soirées de la rue Mosnier : « C'était Saint-Saëns, avec sa gaminerie bien parisienne, sa mémoire musicale prodigieuse ; Massenet avec son air repentant de Marie-Magdeleine... Manet, le chef de l'école impressionniste, et tant d'autres que j'oublie. Saint-Saëns chantait et jouait avec une passion délirante le rôle de Marguerite du *Faust* de Gounod. Et quels accompagnements ! Quel orchestre formidable ! Entre autres instruments, il y avait un orgue unique, possédant les jeux les plus bizarres qui imitaient le bruit du canon, du tambour, etc. C'était au printemps ; les fenêtres du petit entresol de la rue Mosnier étaient ouvertes à deux battants ; ainsi le public s'amassait-il pour ouïr des mélodies qui s'envolaient à tire-d'aile ».

Un vrai Montmartrois

Manet a illustré par deux toiles célèbres (*La rue*

⁴ En 1884. Le nom initial était celui de son propriétaire qu'il l'avait ouverte.

Mosnier aux paveurs et *La rue Mosnier aux drapeaux*) cette rue devenue « rue de Berne »⁴ où Chabrier habitait au numéro 23.

Celui-ci, dès son mariage, le 27 décembre 1873, avec Alice Dejean, fille d'un architecte réputé, s'installe à Montmartre qu'il ne quittera plus, demeurant successivement rue Mosnier, rue Rochechouart et avenue Trudaine, où il est mort.

L'atmosphère montmartroise était exactement celle qui convenait à ce noctambule, à cet homme amoureux de la vie, sous toutes ses formes. Il est vrai que le Montmartre de cette époque n'était pas celui d'aujourd'hui où le strip-tease est roi. Presque tous les peintres impressionnistes y habitaient et en peignaient les aspects les plus poétiques.

C'est l'équipe du « Bateau-lavoir », Picasso en tête, qui, en se transportant à Montparnasse, a porté un coup mortel au prestige artistique de la Butte.

Et cependant j'y ai encore visité, bien souvent, Braque en 1923, dans son atelier de la rue Caulincourt, et mon cher Max Jacob, rue Gabrielle. Ce Montmartre grouillant de vie des années 1880, comme Chabrier l'a aimé ; et comme il aimait aussi le quartier de l'Opéra et les Grands Boulevards.

Il faut dire qu'à cette époque, franchir la Seine était un exploit ; la place du Théâtre Français servait de limite au Paris vivant. Lorsque Chabrier s'aventurait chez le père Franck⁵, en pleine rive gauche, il avait un peu l'impression d'aller faire un tour en province. Il faut noter aussi, qu'à une époque où Cézanne souhaitait d'exposer aux côtés de Bouguereau, où Mallarmé destinait son *Hérodiade* au Théâtre-Français, les Subventionnés représentaient la consécration non pas seulement officielle, mais la consécration tout court.

Dieu sait si Chabrier a été fier de voir monter *Gwendoline* à l'Opéra et *Le Roi malgré lui* à l'Opéra-Comique. Pour lui, le snobisme d'avant-garde n'existait pas et il se trouvait en bonne place, tout en les jugeant

⁵ César Franck (1822–1890). Cf. ERIC LEBRUN, *César Franck*, horizons n°32, bleu nuit éditeur, 2103.



**La rue Mosnier
aux paveurs**
par Manet, 1878.
Photo DR.

à leur valeur respective, entre Saint-Saëns et Paul Vidal⁶. Chabrier était d'ailleurs l'anti-snobisme même.

Pour cela, je le comparerai volontiers à Colette, qui n'a pas hésité à donner, autrefois, à *La Vie Parisienne* la primeur de quelques-unes de ses plus belles pages.

Nul doute que si l'on avait demandé à Chabrier d'insérer *l'Île heureuse*, comme supplément musical, dans un numéro du *Sourire*⁷, il eût accepté, et comme il eût bien fait !

Amateurs des arts

Ceci ne l'empêchait pas de préférer Manet à Meissonier. Sait-on que le célèbre *Bar des Folies-Bergères* était accroché au-dessus de son piano ?⁸

Chabrier avait en effet la passion de la peinture et, lorsqu'après sa mort, on dispersa sa collection, à l'Hôtel des Ventes, le 26 mars 1896, on y trouvait quelques-uns des plus grands chefs-d'œuvre de l'école française : *Les Moissonneurs* de Cézanne, le *Bar des Folies-Bergères*, *Le Skating*, *Le Lièvre* de Manet, la *Sortie du Conservatoire* de Renoir, 7 Monet, 2 Sisley, etc. Voilà de quoi confondre ceux qui limitent l'art de ce musicien aux ravissantes

⁶ Compositeur français (1863–1931), Prix de Rome en 1883.

⁷ Magazine humoristique hebdomadaire illustré français, de 1899 à 1940.

⁸ Cf. p.166.

affiches de Chéret. Être l'ami de Manet et de Detaille (l'auteur de l'ineffable *Rêve*) paraissait parfaitement conciliable à notre auvergnat, aussi solidement campé moralement que physiquement.

Dans le domaine musical, il avait autant d'amitié pour Fauré et d'Indy que pour Lecocq, Messager et Paul Lacôme, auteur de la célèbre *Estudiantina* moulue jadis par tous les grands manèges à vapeur de la Foire du Trône.

Dans le domaine des lettres, Chabrier, ami de Verlaine dès sa vingtième année, faisait hélas preuve d'un éclectisme tel qu'il fut, toute sa vie, esclave du piteux Catulle Mendès. Celui-ci faisait la loi au *Café Napolitain* où Chabrier le rejoignait souvent, après le théâtre. Je n'ai jamais pu m'expliquer la situation de Mendès. Il n'y a qu'à lire le livret d'*Isoline* (de Messager)⁹ pour voir ce dont il était capable. Un jour que je m'étonnais, devant Colette, du prestige incroyable de cet hurluberlu, vers les années 1880, Colette me répondit, avec sa merveilleuse logique paysanne : « Qu'est-ce que tu veux, c'était Zeus, parfumé au patchouli ». Je soulignerai plus loin l'influence pernicieuse de Mendès sur Chabrier, mais je voulais dès maintenant situer ce personnage qui, dans le domaine lyrique, a souvent faussé l'esthétique d'un musicien bien mieux fait pour écrire cet opéra d'après Rabelais auquel il a parfois songé, que cette absurde « wagnérie » de *Gwendoline*.

On est d'autant plus étonné de cette collaboration que Chabrier s'y connaissait aussi bien en littérature qu'en peinture. « C'est moi, disait-il souvent, le moins illettré des musiciens ». Et c'était vrai : son étonnante correspondance en est la preuve.

Certaines lettres semblent échappées de la plume de Colette. Qu'on en juge par ces lignes adressées à sa vieille Nanine, la bonne qui l'avait élevé : « La Membrolle, lundi 31 mars 1890. Ma petite Nanine, Rien de bien nouveau dans le pays ; personne ne claque, tout ça se cramponne. Aperçu la belle vachère qui laisse repousser sa moustache ; toujours pas mariée ». Et encore à la même Nanine :

⁹ Opéra-féerie en 3 actes créé le 26 décembre 1888 à Paris, au Théâtre de la Renaissance.

Catulle Mendès

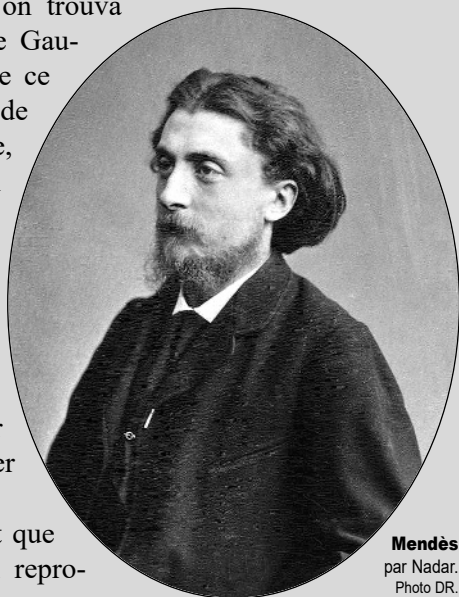
Qui est donc ce Catulle Mendès tant décrié par Francis Poulenc ?

Il s'agit d'un écrivain et poète français né à Bordeaux le 21 mai 1841 et mort à Saint-Germain-en-Laye le 8 février 1909¹. Issu d'une lignée de Juifs portugais, il passe son enfance et son adolescence à Toulouse, puis arrive à Paris en 1859. Rapidement, il se fait connaître en créant² et dirigeant en 1861 *La Revue fantaisiste*, un bimensuel qui ne connaîtra que six numéros. C'est toutefois cette revue qui participe à l'émergence du mouvement des Parnassiens, les émules de « l'art pour l'art », qui était apparu après la révolution manquée de 1848 (qui conduisit finalement à l'instauration du Second Empire) en repoussant le Romantisme et le lyrisme de Musset ou de Lamartine, jugé alors à la fois impudique et usé. Les Parnassiens prônèrent un retour à un art impersonnel et formellement parfait, où la froideur pouvait même être gage de beauté. A leur tête, on trouva Leconte de Lisle et Théophile Gautier. C'est justement la fille de ce dernier, Judith, qui fût l'objet de toutes les convoitises de Catulle, qui, malgré l'opposition de son père, l'épousa en 1866. A cette époque, il avait déjà publié son premier recueil de poèmes, *Philoméla* (chez Hetzel, 1863), mais surtout avait déjà eu des enfants naturels, ce qui était inacceptable pour Gautier – qui refusa d'ailleurs d'assister à la noce.

Et c'est bien là un des traits que les détracteurs de Mendès lui repro-

¹ Son corps sans vie ayant été découvert le 8 février 1909 vers 5 h du matin dans le tunnel de chemin de fer de Saint-Germain-en-Laye, on a supposé que Mendès avait accidentellement ouvert la porte de son wagon en se croyant arrivé à destination.

² Avec Leconte de Lisle.



Mendès
par Nadar.
Photo DR.

³ Elle prendra le nom de Jane Catulle-Mendès et écrira le livret du ballet *España* (1911) reprenant la musique de Chabrier.

⁴ Jean Primice Catulle-Mendès, né le 10 juillet 1896 à Paris XVI^e, et mort pour la France le 23 avril 1917 au Chemin des Dames. Sa marraine était la célèbre tragédienne Sarah Bernhardt.

⁵ JEAN DE PALACIO in préface aux *Oiseaux bleus* de Catulle Mendès (1888), Palacio, 1993.

⁶ Hérold, 1909.

⁷ JEAN DE PALACIO, 1974.

⁸ C. MENDÈS, *Richard Wagner*, G. Charpentier et Cie éditeurs, 1886.

chèrent longtemps : son penchant pour la débauche. C'est peut-être ce qui explique aussi que son mariage ne tint officiellement que douze ans et se conclut par un divorce prononcé en 1898. En fait, dès 1869, Catulle entretint une relation avec la célèbre actrice Augusta Holmès, chez qui il s'installa dès sa séparation avec son épouse et avec qui il eut cinq enfants (ses trois filles furent portraiturées par Auguste Renoir en 1888). Ce qui ne l'empêcha nullement de se remarier avec la poétesse Jeanne Mette³ le 8 juillet 1897 à Chatou – et de lui faire un fils⁴ – tout en entretenant encore une nouvelle relation avec la comédienne Marguerite Moreno – avec qui il eut aussi un fils. Autre “preuve” des “goûts dépravés” de Mendès, il a laissé plusieurs courts récits érotiques, qui continuent de lui valoir l'appellation de « merveilleux pervers⁵ », volontiers spécialiste des histoires d'alcôves, frivoles et savamment érotiques, proches de celles imaginées, « au dix-huitième siècle, [par] des écrivains galants⁶ ». La “décadence” de Mendès se traduit aussi par une « évidente dilection pour la cruauté.⁷ » Autant de penchants fortement décriés par certaines personnalités et artistes contemporains.

Mais le rendant justement tout aussi attirant pour d'autres, comme Baudelaire : c'est d'ailleurs dans la *Revue fantaisiste* de Mendès qu'il fera publier ses notes d'art et militera pour la reconnaissance de Wagner. Ce goût pour la musique du maître de Bayreuth est un point commun avec Mendès – et aussi avec Chabrier. Catulle écrivit dans ses *Souvenirs personnels*⁸ des détails sur la personnalité de Wagner, qu'il avait personnellement connu et visité avec son épouse Judith à Tribschen en 1869 : « À Paris déjà, – à propos de la *Revue fantaisiste* – j'avais eu occasion de le voir chez lui, rue d'Aumale, si j'ai bonne mémoire. Mais ç'avait été peu de temps avant la première représentation de *Tannhäuser* à l'Opéra ; impatienté par mille tracasseries, par des “misérabilités”, comme il disait, il en était arrivé au dernier degré de l'exaspération nerveuse. Un chat en colère, hérissé, toutes griffes dehors. Le moment était mal choisi pour lier connaissance avec lui, et d'ailleurs mon



Richard Wagner

par Renoir, 1882.

Photo DR.

extrême jeunesse eût été un obstacle à une familiarité un peu intime. Mais, quelques années plus tard, Richard Wagner moins irrité, sinon calme, – car il ne fut jamais calme ! – habitait près de Lucerne, à Triebchen, avec celle qui allait devenir sa femme, dans une solitude paisible, favorable aux épanchements. Quand le train s'arrêta devant la gare, le cœur me battait bien fort, et je pense pouvoir dire que Villiers de l'Isle-Adam, mon compagnon de voyage, n'était guère moins ému. Cependant, nous n'étions pas des inconnus pour Wagner ; et comme il n'ignorait pas que nous combattions avec ardeur pour le triomphe de ses idées et de son œuvre, nous avions l'espérance d'une réception cordiale et bientôt de quelque sympathie. À peine descen-